Les mots éclaireurs

Que disons-nous ? La question va vers le silence qui la pose. Le livre de Philippe Barthelet, *Valère Novarina. Les mots éclaireurs*, qui vient de paraître aux éditions Pierre-Guillaume de Roux, s’ouvre par cette citation de Wittgenstein, septième proposition du *Tractatus logico-philosophique*: «  *Ce dont on ne peut parler, c’est cela qu’il faut dire* », proposition qu’il faut elle-même *faire taire* pour l’entendre, pour la retourner en soi jusqu’à comprendre que parlant (et presque tout de nos jours est devenu effrayant bavardage, psittacisme cauchemardesque comme dans le conte de Villiers de L’Ilse-Adam, *Les Plagiaires de la foudre*) nous nous rendons dans un vacarme où nous ne pouvons plus rien dire, ou bien, si nous disons, rien n’est entendu. C’est donc à une réversibilité qu’il faut opérer, à une « *conversion de l’oreille* », comme Abellio parlait de la « *conversion du regard* ».

«  *Le cerveau des hommes,* écrivait Léon Paul Fargue*, n’est qu’un fromage de tête bourré de titres, de clichés, de tables et de principes. Le cerveau humain hait naturellement les créateurs* ». Les mots éclaireurs seront ceux qui passent à travers cette haine, pour retrouver un rivage où *faire silence c’est le dire*, - mais à la manière des poètes ; sapience perdue, non tant dans le passé que dans l’illusion de l’avoir déjà trouvée, alors que sa promesse est l’espérance qu’elle éveille en nous.

Le mot *sapience*, qui chante mieux que le mot savoir (qui cependant désigne aussi la saveur) rappelle en nous le Moyen-Age savoureux et débonnaire. Chaque homme qui consent à servir la langue dont il use porte en lui ce Moyen Age tant diffamé : «  *Qu’apprend-on en France,* écrit Valère Novarina*, aux écoliers comme aux agrégatifs ?... Qu’entre Aristote et Descartes s’étend la nuit noire du Moyen Age. On jette d’un revers de la main dans la poubelle des superstitions inutiles : la* Somme théologique*, le* Sepher Yetsirah*, le* Talmud de Jérusalem, *la philocalie, le* Fons Vitae *d’Ibn Gabirol, le* Périsiphéon *de Jean Scot Origène… des livres oubliés où sont cachés peut-être les fondements les plus profonds et le ressort secret de beaucoup de nos structures mentales.* »

Ces œuvres que cite Valère Novarina puisent à la source qui fait le cours du propos de Philippe Barthelet : ce cours qui s’oriente vers le souvenir dont il provient, ce *silence fait*, ce « poien » qui laisse bruire doucement le monde : «  *Quand tu parviendras à saisir à la racine ce que tu dis toi-même, tu apprendras à comprendre le langage de toute les créatures* » (Rabbi Yaakhov Yitzhak de Pjyzah). «  *Rien de plus simple »,* nous dit Philippe Barthelet *«  aussi simple et aussi évidente que la magie. Saisir à la racine ce que disent les mots qui lui viennent, qu’il appelle pour nommer ce qui l’entoure, ce que les mots veulent dire plus que lui qui les emploie, car ce sont eux les éclaireurs, eux qui sont exposés pour lui - à sa place – et ce léger retrait de l’homme, qui ne sait jamais vraiment tout à fait ce que ses mots veulent dire, cette perpétuelle inadéquation à notre langage, on y verra peut-être comme un effet de la patiente, paternelle, miséricordieuse ironie du Dieu Verbe.* »

Nous ne savons pas ce que nous disons, nous ne savons pas ce que nous faisons ; « *Le langage* », écrit Valère Novarina, « *n’est pas quelque chose que l’on comprend mais un jeu qui agit… Le langage est acteur*. » Le Sepher Yetzira décrit précisément cet « acte d’être » des mots qui conduit, au-delà du repos illusoire d’une ontologie à l’infinitif, à une ontologie à l’impératif : « Esto ! », aux sources mêmes du Verbe. Que dit ce livre, viatique secret du silence, à travers la métaphysique expérimentale du théâtre et le recours aux théologies oubliées ? Le scintillement de la source, qui redit à elle-même, sans cesse recommencé, cet *acte d’être*.

Luc-Olivier d’Algange

Philippe Barthelet, *Valère Novarina. Les mots éclaireurs*, suivi de *Une mâchoire dans la mer Caraïbe* par Valère Novarina, éditions Pierre-Guillaume de Roux 2014.